

Larissa Luică, University of Bucharest, Romania

DOI:10.17951/lsmll.2023.47.4.61-71

De l'histoire familiale à l'Histoire d'un peuple : le conflit de Palestine dans *Le Palais des deux collines* de Karim Kattan

From Family History to the History of a People: The Conflict in Palestine
in *Le Palais des deux collines* by Karim Kattan

RÉSUMÉ

Cet article se propose d'analyser la façon dont Karim Kattan utilise, dans son roman *Le Palais des deux collines*, l'histoire particulière d'une famille palestinienne afin de rendre compte de l'Histoire du conflit israélo-palestinien, depuis 1948 à nos jours. Nous allons suivre plusieurs aspects : la question de l'identité, entre appartenance à un peuple et expérience de l'exile, le dispositif allégorique utilisé par l'auteur pour créer le parallélisme et le rôle métaphorique de certains personnages principaux.

MOTS-CLÉS

Palestine, histoire, identité, exile, colonisation.

ABSTRACT

In this article, we propose to analyse the way in which Karim Kattan uses a personal family story in his novel *Le Palais des deux collines* to recount events from the wider history of the Israeli-Palestinian conflict, from 1948 to the present day. We will look at several aspects: the question of identity (between belonging to a people and the experience of exile), the allegorical device used by the author to create parallelism and the metaphorical role of certain main characters.

KEYWORDS

Palestine, history, identity, exile, conflict, colonisation

Le conflit israélo-palestinien est l'un des conflits majeurs de l'époque contemporaine, perdurant dans le temps et voyant se succéder différents gouvernements politiques¹. Il aurait pu rester régional, si ce n'était pas une région à forte importance stratégique, autant du point de vue géopolitique que historique

¹ Pour une courte synthèse éclairante de ce conflit, voir Claude Quétel (2012).

et religieux. Les analyses relevant des études en histoire, sciences politiques, sociologie ou anthropologie sont nombreuses, alors que les études littéraires s'intéressent beaucoup moins à ce sujet pourtant important et intéressant. Toutefois, la littérature reprend, raconte, représente le conflit israélo-palestinien et des écrivains de plusieurs générations, certains écrivant en arabe ou en hébreu, d'autres en anglais ou en français, se sont emparés de ce sujet pour en faire matière littéraire.

Karim Kattan est un jeune écrivain palestinien francophone, connu pour son roman *Le Palais des deux collines*, primé en 2021 du Prix des 5 continents de la Francophonie. L'écrivain est né en 1989 à Jérusalem et a obtenu un doctorat en littérature à Paris. Il écrit en français et en anglais, les deux œuvres francophones (le volume de nouvelles *Préliminaires pour un verger futur* et *Le Palais des deux collines*) étant publiées chez la maison d'édition tunisienne Elyzad. À part son activité littéraire, Karim Kattan est aussi animateur d'une émission radio en Palestine et très impliqué dans plusieurs projets visant la promotion et la valorisation de la culture et du patrimoine palestinien à travers le monde.

Le roman *Le Palais des deux collines* reprend la situation du conflit de Palestine à travers l'histoire d'une famille habitant à Jabalayn, le récit racontant des événements vécus par trois générations et ayant comme décor la maison construite par le grand-père et surnommée le *palais des deux collines* à cause de sa situation au sommet de l'une des collines de Jabalayn.

Nous nous proposons d'analyser dans cet article la façon dont Karim Kattan utilise une histoire familiale, personnelle, pour raconter en fait des événements relevant de la grande Histoire, reprenant des moments du conflit israélo-palestinien, depuis 1948 jusqu'à présent. Il nous semble intéressant de nous pencher sur plusieurs aspects : la question de l'identité (entre l'appartenance à un peuple et l'expérience de l'exil), le dispositif allégorique mis en place par l'auteur pour créer le parallélisme et le rôle métaphorique des certains personnages principaux.

Faysal, dont la voix narrative est prédominante, est le plus jeune et le dernier représentant de cette famille, rentré au pays après un assez long exil européen pour vendre la maison familiale, surnommée le palais des deux collines. La voix et le récit de Faysal sont complétés par ceux de Nawal, la grand-mère du narrateur, celle qui a vécu la période de gloire de la famille et dont le fantôme erre encore dans cette maison, désireuse de transmettre un héritage que personne ne semble plus vouloir. Plusieurs thématiques sont abordées, de façon plus ou moins complexe : le conflit et la colonisation de Palestine, la religion, l'exil, l'identité et la dépersonnalisation, l'homosexualité, la duplicité et l'hypocrisie des gens par rapport au conflit. Nous allons reprendre dans cet article quelques-uns de ces sujets, en nous concentrant sur le lien avec la représentation de la guerre.

La construction du roman est élaborée et, bien que le nombre des personnages ne soit pas aussi grand, le roman n'est pas sans nous rappeler *Cent ans de*

solitude de Gabriel Garcia Marquez. Les destins imbriqués des personnages, les histoires étendues sur plusieurs générations, certains motifs comme la serre et la maison-palais, le fantôme gardien de la demeure, l'extinction d'une famille quasiment dynastique, certains événements présentés nous ont sans cesse renvoyée à l'écriture marquezienne. De ce fait, plusieurs lectures sont possibles, mais une portée allégorique due à une écriture sans doute en lien avec le réalisme magique se fait remarquer et nous conduira comme un fil rouge à travers notre recherche. Nous avons remarqué ce même choix de l'allégorie dans plusieurs œuvres littéraires sur la Palestine et nous avons nous même étudié cet aspect dans le roman *Palestine* de Hubert Haddad (Luică & Necula, 2021). La Palestine est représentée sous des traits humains, féminins dans nos deux cas, (le personnage de Falastin chez Haddad et, partiellement, comme on le verra dans ce qui suit, de Nawal chez Kattan), une personnification riche de sens qui se superpose chez Kattan à la métaphore de la maison puisque, à notre avis, le palais abandonné, mais convoité, représente aussi une image du pays en proie à la guerre.

Le roman est structuré en chapitres, sans titre, d'une longueur très variable, qui mêlent les voix et les perspectives. Karim Kattan disait lui-même, en novembre 2022, lors d'une rencontre avec les étudiants roumains à Bucarest qu'il s'agissait d'un entrecroisement des perspectives et que le but de son écriture était de briser le silence et de récupérer la Palestine². Ces voix qui assument le récit sont autant de voies qui conduisent vers cette récupération de la Palestine en tant qu'espace symbolique et servent à nous la donner à voir sous ses différents aspects : la voix de Faysal nous montre le tableau vu par les yeux d'un jeune rentré d'exil, celle de Nawal est évocatrice d'une époque d'or marquée petit à petit par la décadence, les fragments reprenant les actualités de la radio cachent, sous un simulacre d'objectivité, la tragédie de la colonisation israélienne en train de se jouer sous nos yeux. La pluralité de voix est aussi une manière de signifier la multiplicité des lectures que nous pouvons faire de ce récit. Dans la même intervention, notre jeune auteur n'hésite pas à mettre en avant le lien entre l'écriture et la lecture, alors la multiplication des voix narratives renvoie à une multiplication des lectures possibles : chaque destinataire du livre vient avec le filtre de sa propre expérience de vie, ce qui donne naissance à une lecture qui lui est entièrement propre.

1. Une oppressante toile de fond : le conflit israélo-palestinien

La guerre est présente depuis les premières pages du roman, lorsque Faysal, dans ce que nous allons découvrir être une lettre à son ex-amoureux occidental, avoue avoir tué un colon : « J'ai tué un homme. Un colon. Un homme mais un colon. Un colon mais un homme. Ça paraît un peu dramatique, dit comme ça,

² Notes personnelles prises lors de la rencontre de Karim Kattan avec les étudiants roumains au Lectorat de français de l'Université de Bucarest, le 10 novembre 2022.

mais c'était tout l'inverse. » (Kattan, 2001, p. 3). L'opposition colon / homme, bien que mise sous le signe d'une hésitation de conscience, ne marque pas moins pour autant une dépersonnalisation et une déshumanisation que la guerre est en train d'opérer dans l'esprit des parties combattantes au regard de ceux perçus comme les ennemis. L'homme tué n'a pas de nom – « Parfois, le nom est la chose la moins importante du monde » (pp. 7–8) – son individualité est donc gommée, on ne pourra jamais connaître l'histoire de sa vie, étant ainsi réduit à une simple existence corporelle, physique et finalement à un cadavre solitaire dans le jardin d'une maison dépeuplée. Sa mort même est dépourvue de dramatisme, ce qui nous renvoie à une violence symbolique intrinsèque, que cette image d'ouverture du roman expose, et à une double déshumanisation. D'abord cette opposition colon / homme agit comme une confrontation irréconciliable de ces deux caractéristiques, la déshumanisation du colon servant de prétexte pour un illusoire apaisement de la conscience du personnage, atteint lui-même par cette déshumanisation causée par la guerre. Si on s'arrêtait à ces premières lignes, on resterait avec l'image d'un être qui tue à sang froid un autre et qui n'accorde à sa victime même pas le statut d'humain. Alors qu'au fur et à mesure du roman, on découvre un Faysal humain, tiraillé entre le passé et le présent et essayant de faire face à un devoir qu'il n'a pas demandé à accomplir.

Il est aussi intéressant d'observer qu'il n'assume pas entièrement son geste meurtrier qu'il met sur le compte de sa grand-mère Nawal : « Je lui ai tiré dessus, ou bien, plus précisément, Nawal par moi lui a tiré dessus » (p. 3). Nous considérons que la figure de Nawal est une personnification de la Palestine et, de ce point de vue, c'est donc la Palestine qui se défend contre l'intrusion étrangère, tuant le colon par une sorte de légitime défense et de justice, ce qui contribue au sentiment d'apaisement moral de Faysal.

Dans le dispositif allégorique construit par Karim Kattan dans *Le Palais des deux Collines*, l'histoire de la famille de Faysal représente l'Histoire de la Palestine, avec ces hauts et ces bas, alors qu'à travers l'image de la grande maison et de sa construction l'auteur laisse entrevoir le lourd échafaudage de la nation palestinienne. La micro-histoire familiale devient donc représentative de la macro-histoire, ce qui n'est pas sans rappeler une caractéristique importante de la culture du Moyen-Orient : l'individualité doit participer à la construction d'une communauté, le but n'étant pas la mise en avant de telle ou telle personnalité ou événement ponctuel, mais leur inscription dans une unité qui est la communauté et, dans notre cas, la nation. Le récit de Karim Kattan nous porte donc à travers l'histoire familiale non pas en tant que fait divers, mais pour nous introduire dans l'Histoire de la Palestine. Les ancêtres de Faysal ont mis les bases d'une maison qui allait acquérir la grandeur, physique et symbolique à la fois, d'un palais. Faysal est le porte-parole de cette h(H)istoire :

L'histoire de Palestine, quant à elle, était une histoire de famille. Chacune des ombres m'en a murmuré un bout, comme une opale qu'elles ont entreposée entre mes mains. Tant et si bien que je compris rapidement qu'elles m'avaient toutes pris simultanément pour un scribe et un psy : j'étais celui à qui elles pouvaient raconter les traumatismes qu'elles n'oseraient jamais s'avouer entre elles. Leurs peurs et leurs inquiétudes, j'en étais le récipiendaire. Leurs blessures, elles me les ont transmises avec une telle verve que j'avais l'impression, presque toute ma vie, d'être une plaie béante sur pattes. On ne m'a jamais appris la Palestine, je l'ai prise en consigne comme une malédiction. (Kattan, 2021, p. 44)

Le spectre du conflit est présent à travers tout le récit, mais il devient progressivement de plus en plus présent et de moins en moins subtil et certains fragments sont empreints de quelques idées politiques qui nous donnent une idée claire des opinions de l'auteur :

[...] depuis plusieurs mois avait éclaté ce qu'ils appellent « la révolution des implantations ». Je vais te dire un petit secret sur eux, ils se prennent pour des cowboys de Dieu. La révolution dont ils parlent, c'est le jour où les colons qui avaient déjà occupé une grande partie de la Cisjordanie ont décidé qu'ils en avaient assez d'attendre et que leur temps était venu. Un peu le grand soir des cowboys : ils allaient prendre, de force, tout ce qu'ils pouvaient du territoire. Ils descendaient sur les villes palestiniennes, c'était facile, il suffisait d'y aller au flingue, d'en buter quelques dizaines, et le tour était joué. Au début, c'était un peu une guérilla qu'ils menaient. Rapidement, puisque leur sens de l'organisation est redoutable, ils ont créé les Forces Armées de Judée-Samarie. Ville après ville, puis village après village, ils s'y sont adonnés à cœur joie. Le monde regardait ailleurs ; avait oublié que nous existions. Les pays alentour, eux, approuvaient même : ils poussaient un soupir de soulagement, enfin débarrassés du peuple le plus importun de ce siècle. La Cisjordanie, ce bout de terre qui n'a même pas le nom d'un pays, qui n'accède même pas à une géographie, c'est un terrain de jeu. (p. 25)

Les fragments du récit assumés par la voix narrative de Faysal nous sont présentés sous une forme qu'on devine épistolaire, adressés à un certain George (bien que ce prénom reste tout le temps sous le signe du doute), l'ex-compagnon de vie occidental du narrateur. Ce George est un personnage représentatif du monde occidental : on observe le prénom très usuel dans plusieurs langues et dans plusieurs espaces socioculturels, on ne connaît pas son nom de famille, ni sa nationalité ou tout autre signe d'appartenance quelconque qui pourrait nous aider à lui donner plus d'individualité. Nous pourrions dire que Faysal s'adresse à l'Occident pour lui raconter le passé et le présent de la Palestine, en espérant peut-être de lui donner une perspective nouvelle sur la lente disparition d'un pays et d'un peuple. Dans le fragment cité plus haut, on remarque sans difficulté une certaine ironie amère utilisée par le narrateur, un ton très légèrement accusateur à l'adresse de ceux qui pourraient intervenir et qui choisissent de ne pas le faire.

À plusieurs reprises dans le texte, la façon d'agir des colons nous est présentée comme une sorte de lent siège, progressif, mais incessant : « [...] ils ont commencé à encercler le village » (Kattan, 2021, p. 6) ; « Tous les jours, Nawal vient m'annoncer que les colons encerclent la ville au loin avec leurs jeeps.

Des vautours prêts à descendre sur nous » (p. 20). L'atmosphère devient assez oppressante, funeste même et, bien qu'on épargne en grande partie au lecteur les horreurs inhérentes à tout conflit, le récit nous laisse ressentir cette pesanteur de la violence. L'accent est mis sur une destruction due à un dépeuplement des territoires palestiniens, un abandon d'une grande tristesse, repris dans la situation similaire du palais des deux collines : dans ses années de gloire, la maison avait été le décor de nombreux événements et avait accueilli de nombreuses personnalités de toutes les nationalités, en référence sans doute à la gloire mythique des territoires de l'actuelle Palestine.

L'une des peu nombreuses images à fort impact émotionnel est celle que raconte Nawal pour dire à son petit-fils la violence de ce conflit d'une apparente tranquillité :

La nuit où nous avons dû partir, on a retrouvé dans la cour de notre maison notre voisine. Elle était enceinte, proche d'accoucher. Ils l'avaient laissée là, Dieu ait son âme. Une balle dans la tête, je crois. Et ils l'avaient éventrée. Son bébé était à quelques mètres d'elle, toujours relié par le cordon. Sans doute l'avaient-ils laissée là pour nous faire peur. Je ne sais pas. (p. 148)

Les colons sont des personnages toujours présents en toile de fond, très rarement présents physiquement dans le présent de la narration, ils ne portent jamais des noms et ne font pas vraiment partie de l'action, alors qu'ils sont à vrai dire les créateurs de l'action du récit : sans leur présence insidieuse, la disparition lente de la Palestine n'aurait pas lieu et le récit n'aurait pas raison d'exister. Comme nous l'avons vu pour le colon tué par Faysal, ils sont soumis à une généralisation dépersonnalisante, leur principale caractéristique étant d'être les ennemis, se trouvant toujours dans un rapport d'opposition du type nous / les Autres, où l'Autre est toujours dangereux et menaçant. Ce qui nous semble intéressant est le fait qu'ils n'ont pas de « représentant » dans le système allégorique créé par Karim Kattan. Ils sont toujours nommés et définis par cet unique élément qui semble inhérent à leur existence même : les colons.

2. Dire un pays à travers ses habitants

Au contraire, les représentants de la famille de Faysal ont tous leurs rôles bien définis, leurs qualités et leurs défauts. Le seul qui ne porte pas de nom est l'arrière-grand-père qui a commencé la construction du palais, mais cet anonymat n'est aucunement synonyme de dépersonnalisation, il est en revanche signe d'une histoire qui se perd dans la nuit des temps, comme des racines profondément ancrées dans la terre. Nawal et Ibrahim (les grands-parents), Ayoub (l'oncle), Joséphine (la bien-aimée d'Ayoub), Jeannette (la tante), Jihad (le voisin propriétaire d'un restaurant tout aussi fantastique que le palais et occupant l'autre colline). Nawal et Ibrahim sont une sorte de parents fondateurs d'une dynastie, les racines de l'histoire et les représentants d'un monde à jamais révolu.

Cependant, entre les deux il y a des différences importantes : Nawal est celle qui veut lutter à tout prix pour éviter la disparition de sa famille, tandis qu'Ibrahim est plus nuancé à défendre une cause politique. Nawal (ou plutôt son esprit, car elle n'est plus en vie dans le présent de la narration) se charge de la défense de la maison, c'est elle qui fait venir son petit-fils, le dernier représentant vivant de la famille pour essayer de raviver un feu éteint depuis longtemps. Elle l'incite à ne pas renoncer à la lutte :

Nawal me murmurait des choses vicieuses, va, sors, va à leur rencontre, si un seul devait tomber sous tes coups, déjà ce serait une victoire, va, n'aie pas peur, je marcherai devant toi, ils n'oseront pas tirer sur moi, j'emplirai leur poitrine de terreur, avance, je marcherai devant toi. (p. 4)

Elle est celle qui veut continuer la lutte, pour laquelle aucun répit et aucun compromis ne peuvent représenter une solution. A son avis, ce n'est que par la résistance armée qu'on peut espérer à une libération du pays. Nawal est aussi celle qui souffre le plus : elle est doublement trahie par son mari Ibrahim, autant dans sa qualité d'épouse que dans celle de combattante. Cependant, elle ne renonce jamais à son acharnement. Une ombre de doute est cependant jetée sur elle par son petit-fils : on apprend qu'elle avait eu connaissance de l'infidélité de son mari et avait choisi de se taire. En même temps, Faysal se demande comment elle aurait pu ne pas savoir l'origine de l'argent qui faisait la fortune de sa famille. Bien que moins prégnante que pour d'autres personnages, la duplicité n'est pas sans atteindre Nawal. On ne peut pas cependant ne pas remarquer qu'elle reste le plus fort personnage du roman : à la fois en tant que caractère qu'en ce qui concerne son pouvoir symbolique. Avec Faysal, elle est l'une des voix narratives et marque indubitablement l'esprit des lecteurs : une sorte de matriarche qui soutient la famille et le récit.

Ibrahim, le grand-père, est celui qui a fait construire le palais dans sa forme actuelle. Sa fantaisie a pu créer une maison complètement différente, extraordinaire, où l'Occident et l'Orient se réunissent à travers l'architecture et la décoration. Il est une sorte de génie créateur, sans lequel la maison et la famille n'auraient jamais pu exister. La seule chose qu'on puisse lui reprocher est le refus de s'engager dans le conflit, de faire partie de la résistance, de participer à la vie politique. Mais entre marque de lâcheté et de sagesse la frontière est très fine et on ne peut pas vraiment le condamner pour son apparent manque d'implication politique. Il aurait pu donc avoir toutes les caractéristiques d'une idole aux yeux de sa famille et du monde, s'il n'y avait pas quelques révélations faites par Nawal et Faysal. La première a une apparence de trahison conjugale : Ibrahim a une relation homosexuelle avec un prêtre orthodoxe qui rend régulièrement visite à la famille. Cependant, il nous semble que dans ce dispositif métaphorique qu'est le roman de Kattan cette relation acquiert des valences plus profondes : elle devient symptomatique de la place de

la religion dans le jeu de l'Histoire. Le moine est capable de séduire un père de famille commettant un double péché : d'abord, il corrompt Ibrahim et le conduit vers l'adultère et, puis, il enfreint sa propre obligation de chasteté. En même temps, il aide les membres de la résistance en leur procurant des armes. Nous pensons que c'est la duplicité des responsables religieux qui est mise en cause par l'auteur à travers la figure de ce moine. Pour revenir à Ibrahim, à part cette infidélité face à son épouse, on peut lui imputer quelque chose de plus grave : la trahison de la cause palestinienne. En effet, Faysal découvre un document attestant des affaires commerciales que Ibrahim avait avec l'armée israélienne à laquelle il vendait des slips pour les soldats. La fortune qui soutenait le train de vie de la famille, qui alimentait les fêtes et qui avait financé la construction de l'extravagante maison se fondait sur une trahison. Qui plus est, la marchandise objet de cette trahison était d'une telle frivolité que cela semblait accroître de beaucoup la culpabilité d'Ibrahim aux yeux de son petit-fils. Le personnage du grand-père devient ainsi représentatif d'une certaine partie de la population, d'une condition plutôt aisée, qui voulait garder son existence luxueuse et dépourvue de soucis au prix de la liberté pour laquelle d'autres sacrifiaient leurs vies. La défaite et l'extinction progressive du peuple palestinien ne sont donc pas le résultat d'une unique intervention extérieure, de la colonisation, de ces Autres ennemis, elle a aussi des causes internes, plus insidieuses et plus difficiles à combattre.

Bien que les autres personnages aient aussi des rôles de représentation dans le dispositif narratif métaphorique construit par l'auteur, leur importance dans notre exposé concernant le lien entre l'histoire familiale et l'Histoire palestinienne est plus réduite et nous avons choisi de ne pas développer leur analyse dans l'espace dédié à cet article.

3. Une identité hésitante

Nous avons laissé le personnage de Faysal en dernier pour une raison claire : bien qu'il soit une partie de cette famille représentative de la Palestine, il se détache de ses parents pour s'inscrire aussi dans une autre catégorie de personnages romanesques, à savoir ceux caractérisés par la quête de l'identité.

Dans les premières pages du roman, il déclare sans équivoque : « [...] je savais être né pour constater l'extinction de ma race » (p. 6) ou, un peu plus loin : « J'étais le dernier-né et le seul vivant » (p. 14). À travers tout le roman, il se désigne comme étant le dernier représentant de sa famille et le dernier Palestinien resté sur place. Cette autodéfinition quelque peu apocalyptique nous semble être cependant en relation avec cette difficile construction identitaire dont Faysal est le sujet. Il faut dire que son prénom signifie en arabe « celui qui décide » ou bien « le juge », et ce prénom n'est aucunement anodin. Il est celui qui juge, *in absentia*, les agissements des autres membres de la famille, mais aussi qui a le pouvoir de décision sur une possible résurrection de la famille.

Faysal est le personnage typique des romans en provenance de ce qu'on appelle dans le sens large l'espace arabe. Parti en Occident, il a essayé de rompre avec ses origines, sans jamais réussir à se détacher complètement. Une fois revenu dans son pays natal, il se sent perdu au début, dépourvu des repères occidentaux qui lui étaient devenus familiers. En même temps, son rapport à sa culture d'origine n'est pas moins problématique :

J'avais laissé Jabalayn derrière moi. J'avais arraché mes racines, très méticuleusement, et je leur avais foutu le feu. Non, ce n'est pas vrai, toutes ces histoires de racines, c'est des conneries. Quelles racines ? Ce que j'ai, ce sont des crochets, plantés dans mon cou, pour me maintenir en place. Dès que j'essaye de bouger, ils tirent de plus en plus fort et me vident de mon sang. (p. 37)

Cette image a une violence sous-jacente qui n'est pas du tout loin de celle des images de la guerre. Faysal se sent torturé par sa relation avec la Palestine, les attaches lui étant imposées de force et non par un choix personnel. Il est d'ailleurs venu pour liquider son héritage par la vente de son ultime bien en terre palestinienne : la grande maison. Cependant, sous l'emprise quasiment hypnotique de Nawal, il commence à retisser le réseau de son appartenance identitaire. Il déclare ne pas avoir eu l'intention de retourner en Palestine :

Je ne me suis jamais posé la question du retour au pays natal. J'étais bien là où j'étais, dans ce pays d'Europe un peu irréel comme le sont tous les pays d'Europe, et puis il y a eu toi, et je n'avais ni amis ni famille dans ce pays là-bas qui disparaissait à vue d'œil. Autant faire mon deuil à l'avance, me disais-je. (p. 37)

Toutefois, il y est retourné et cela sans que ce soit vraiment une décision consciente, le récit de son départ pour Jabalayn a l'air d'avoir eu lieu dans une sorte de transe hypnotique ou de somnambulisme, comme s'il obéissait à un appel inaudible auquel il ne pouvait pas s'opposer, l'appel de la Palestine. Nous observons donc l'ambiguïté de la relation qu'il entretient au début avec son pays natal. Lorsqu'il arrive au palais, il a l'impression que la maison ne veut pas l'accueillir, qu'elle le rejette, comme il l'a lui-même rejetée dans le passé. Ses papiers de propriété ne lui sont pas utiles, car l'appartenance à la maison n'est pas une question de papiers, mais bien de redécouverte et d'apprivoisement. Il doit redécouvrir ses attaches intimes et se laisser apprivoiser pour retrouver sa véritable identité. Au fur et à mesure, ce rapport change et cette nouvelle perspective est transposée dans un discours qui laisse transparaître une tendresse qui peut impressionner plus que toute déclaration patriotique : « [...] c'est le plus tolérable des pays, mon pays peut-être, mon pays hésitation, mon pays abricot, je crois qu'il me correspond. J'ai été fait à son image » (p. 162).

La relation de Faysal avec sa grand-mère Nawal est très complexe, faite de sentiments contradictoires, à l'image de sa relation avec son pays natal. Il explique

très bien ce rapport par une phrase très simple et très révélatrice dans sa simplicité : « [...] je crois qu'avec Nawal on communique par télépathie familiale » (p. 8). Nous ne pouvons pas ne pas remarquer qu'il ne dit pas « familiale » comme on aurait pu s'attendre vu le lien de parenté des deux personnages et, de plus, compte tenu du fait que, habituellement, la télépathie fonctionne justement entre des personnes liées par des relations de sang. Le personnage utilise cependant le terme « familiale » qui renvoie plutôt à ce qui est connu, à une habitude, à une liaison affective. La télépathie ne le lie pas seulement à sa parente venue d'outre-tombe, mais aussi à son pays d'origine, à cet espace de naissance, à cette terre palestinienne qui l'a d'ailleurs déterminé à tout abandonner en Occident pour revenir tel un fils prodigue. Cette liaison immatérielle tellement forte explique alors dans une certaine mesure le départ précipité de Faysal pour retourner à Jabalayn et l'oubli dont il a été atteint :

Maintenant, des fragments de nous, ensemble, me reviennent parfois. Je parviens mieux à me souvenir de qui j'ai été, dix ans durant, à tes côtés. Tout n'est pas clair ; et si cette vie a été gommée, je voudrais t'assurer que c'est bien malgré moi. (p. 6)

Il est important de constater que, tout comme le personnage de George semble être un personnage générique, le narrateur ne mentionne jamais quel pays il avait habité en Occident. Cela nous fait penser qu'il n'y avait pas créé des relations avec ce pays d'adoption, ce qui explique un autre constat que nous pouvons faire : à la différence d'autres personnages ayant connu l'exil, Faysal ne nous semble pas en proie à une crise identitaire, mais plutôt sujet à, pour ainsi dire, une hésitation identitaire. L'oubli qui marque son existence occidentale en est la preuve : malgré son manque d'attachement déclaré à la Palestine, il ne l'a cependant jamais oubliée, comme c'est le cas pour ce pays sans nom et même pour cet amoureux appelé, peut-être, George.

4. Conclusion

Cet article s'est proposé de montrer, à travers une analyse de différents éléments, comment Karim Kattan construit un système narratif dans lequel l'histoire particulière d'une famille devient une métaphore pour l'Histoire de la Palestine. Dans le décor pesant du conflit israélo-palestinien, la famille de Faysal joue son rôle dans une pièce qui n'aura d'autre fin que la disparition lente, mais indubitable. En utilisant un dispositif romanesque fondé sur l'allégorie et ayant un air de réalisme magique qui participe à une atmosphère chargée d'histoire, le jeune auteur palestinien réussit à nous faire entrer dans une sorte de mythe fondateur de la Palestine pour nous donner à voir les paradoxes et les non-dits qui se trouvent au-delà de la socio-politique contemporaine. Les questions de l'identité et de l'identification à une communauté, de l'exil et de l'appartenance

à une terre viennent compléter cette mise en scène romanesque. Karim Kattant réussit à faire parler un pays à travers les discours de ses représentants. Tel que Faysal le dit : « Il y a quelque chose d'incongru chez moi. C'est un monde à part, une forêt perdue entre ici et demain, c'est ça, Jabalayn ». (p. 13)

Références

- Kattan, K. (2021). *Le Palais des deux collines*. Elyzad.
- Lecoutre, C. (2011). *Palestine et écriture*, thèse, Université Paris X Nanterre. <https://bdr.parisnanterre.fr/theses/internet/2011PA100079.pdf>
- Luică, L., & Necula, S. (2021, mai 17–18). *Images de la guerre dans Palestine de Hubert Haddad* [Communication au colloque international]. Représentations de la guerre dans la littérature française de l'extrême contemporain, Bucarest, Roumanie, <http://www.limbistraine.com/ro/cercetare/heterotopos/Representations%20de%20la%20guerre.pdf>
- Quétel, Cl. (2012). Murs contre le terrorisme. In C. Quétel (Ed.), *Histoire des murs. Une autre histoire des hommes* (pp. 225–242). Perrin.

